



Portraits de résistants seine-et-marnais

80 ANS
LIBÉRATION
SEINE-ET-MARNE

seine 
&marne
LE DÉPARTEMENT



Portrait de François de Tesson en 1933.
(Bibliothèque nationale de France, cote EI-13)

Le journaliste

FRANÇOIS DE TESSAN

1883 - 1944

Du journalisme à l'engagement politique

Issu d'une famille de l'aristocratie cévenole, François de Tesson termine sa licence de lettres en 1903 puis part aux États-Unis. Il épouse en 1910 Suzanne Verdier, fille d'un éminent industriel seine-et-marnais.

Grand reporter (1909-1914), il est journaliste à *La Liberté* (quotidien qui paraît de 1865 à 1940), correspondant du journal *Le Matin* à New York où il est alors très lié au milieu franco-américain de San Francisco.

Sergent d'infanterie, sous-officier et aide de camp du maréchal Joffre, blessé à plusieurs reprises, cité, décoré de la Croix de Guerre, François de Tesson termine le premier conflit mondial avec le grade de capitaine. Membre de la mission Viviani-Joffre en 1917 et proche de l'état-major du général Pershing, commandant les forces américaines en France, il rend compte de cet engagement dans les médias français et américains.

En 1920, il repart en mission en Indochine aux côtés du maréchal Joffre ; dans ses analyses, il juge nécessaire la mise en œuvre de profondes réformes dans l'organisation coloniale.



Couverture de l'ouvrage *Quand on se bat, 1916*.
(AD77, cote 16°2574)



Photographie de François de Tesson, rédacteur du journal *La Liberté*. (Bibliothèque nationale de France, cote NA-238 (48)-FT 4).



Photographie d'Arthur Chaussy et d'Édouard Herriot sur la place de l'Hôtel de ville de Briec-Comte-Robert avec François de Tesson le 11 septembre 1938. (AD77, cote J 1003-2)



Le politique

FRANÇOIS DE TESSAN

1883 - 1944

Portrait de François de Tesson dans *Hommage à la mémoire de François de Tesson et de Valentin Abeille*, Melun, Imprimerie administrative, 1948. (AD77, cote SC 51174)

Face aux accords de Munich : un visionnaire

François de Tesson crée à Meaux en 1936 un nouveau journal, *Le Peuple de la Brie*, dans lequel il publie de nombreux éditos ainsi que des chroniques consacrées aux relations internationales.

Il publie la même année *Voici Adolf Hitler*, un ouvrage à valeur prophétique, qui dénonce l'idéologie nationale-socialiste et les risques que celle-ci fait peser sur la sécurité européenne. Sa mobilisation contre le nazisme ne faiblit à aucun moment. En 1938, il prend le contre-pied de l'opinion dominante en qualifiant les accords de Munich de « suicide

démocratique », s'opposant ouvertement au nouveau Président du Conseil et camarade de parti, Édouard Daladier. Il est de ceux qui préféreraient une alliance temporaire avec l'URSS communiste, afin de combattre les pays fascistes (Allemagne nazie et Italie).

Lorsqu'éclate le second conflit mondial, il ne tarde pas à encourager différents mouvements de Résistance, s'appuyant notamment sur ses réseaux diplomatiques, se réfugiant un temps dans la clandestinité. Il est arrêté sur dénonciation à Évaux-les-Bains (Creuse) en novembre 1942, avant d'être transféré le 12 janvier 1943 au camp de Compiègne-Royallieu puis en Allemagne, au camp de Buchenwald. François de Tesson meurt de maladie et d'épuisement en avril 1944.

En souvenir de son engagement, une colonne, surplombée d'une flamme, est édifée dans le cimetière de Nanteuil-les-Meaux.



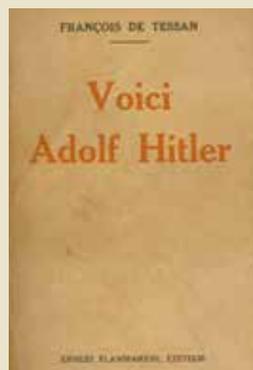
Le Peuple de la Brie, 24 novembre 1938. (AD77, cote PZ 272/1)



Rapport concernant l'arrestation de François de Tesson, 28 décembre 1942. (AD77, cote SC 51226)



Signature de François de Tesson, Lettre autographe adressée au préfet de Seine-et-Marne. (AD77, cote SC51251)



Couverture de l'ouvrage *Voici Adolf Hitler* (1936). (AD77, cote 16°3037)



Portrait de Valentin Abeille.
(AD77, cote SC 51174)

Le haut fonctionnaire

VALENTIN ABEILLE

1907 - 1944

Valentin Abeille entre dans la fonction publique d'État, assurant la relève de son père, sous-préfet mort au début de la Première Guerre mondiale. Attaché à divers cabinets ministériels, il est nommé sous-chef à la préfecture de Police, puis sous-préfet de Provins en 1938.

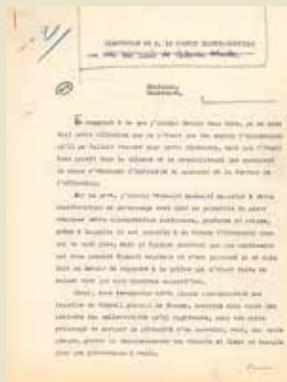
Officier de réserve de cavalerie, il s'engage, lorsqu'éclate le deuxième conflit mondial, au 29^e Dragons. Fin 1941, il entre en contact à Marseille avec le mouvement de résistance *Combat* dont il rencontre le leader, Henri Frenay. En contact avec Marcel Pecq, chef régional de *Combat*, Valentin Abeille est nommé chef départemental du mouvement pour le Jura. Sous le nom de Colleone, il devient chef pour le Jura de l'*Armée secrète* (AS). En janvier 1943, recherché

par la Gestapo, il prend le maquis dans le Jura. Il rejoint ensuite, à Londres, la France Libre du général de Gaulle et est affecté au *Bureau central de renseignements et d'action* (BCRA). Aidé par son adjoint Maurice Guillaudot et par son frère jumeau, Jean-Pierre Abeille, secrétaire général de la préfecture du Calvados, il réussit à regrouper les forces militaires des organisations de résistance de quatorze départements. Désormais dénommé Méridien, il met en œuvre des plans mis au point à Londres. Poursuivi par les forces d'occupation, il est arrêté par la Gestapo le 31 mai 1944 dans le VIII^e arrondissement de Paris. Il meurt sous la torture le 2 juin 1944.

Valentin Abeille est nommé Compagnon de la Libération en 1945.



Vent d'Ouest : hebdomadaire régional du MLN [Mouvement de libération nationale] et de défense de la France / directeur P. Heger, 4 août 1945. (Bibliothèque nationale de France, cote FOL-JO-2993)



Allocation du préfet de Seine-et-Marne Bernard Cornut-Gentille, dans Hommage à la mémoire de François de Tesson et de Valentin Abeille, Melun, Imprimerie administrative, 1948. (AD, cote SC 51174)



Portrait de Paul Barennes.
(Assemblée nationale)

Le professeur résistant

PAUL BARENNES

1904 - 1965

Paul Barennes maire de Meaux à la Libération

Originaire de Lectoure (Gers), Paul Barennes obtient son baccalauréat à Toulouse en 1922. Il exerce plusieurs métiers dans l'éducation en devenant tour à tour maître d'internat, répétiteur, économiste, surveillant général puis professeur de mathématiques dans différentes villes : Nogent-le-Rotrou, Châlons-sur-Marne et Meaux. Paul Barennes est socialiste et militant syndical.

Réformé, Paul Barennes ne participe pas à la campagne de France en 1940. Il entre en revanche dans la Résistance en rejoignant l'*Organisation civile et militaire* (OCM), un mouvement bien implanté à Meaux et ses environs, spécialisé dans les filières d'évasion, le recueil de renseignements et les caches d'armes.

Responsable de l'OCM pour le nord de la Seine-et-Marne, Paul Barennes organise des parachutages d'armes et prend une part active à la Libération de Meaux. Le 28 août 1944, il est nommé maire provisoire de la ville.

Paul Barennes devient président du Comité local de Libération de Meaux et vice-président du *Comité départemental de Libération* (CDL). Il joue un rôle important dans le retour de la légalité républicaine à Meaux, dans l'Arrondissement et dans le Département.

Après la guerre, Paul Barennes exerce plusieurs mandats politiques, tout en demeurant professeur de mathématiques : maire de Meaux, conseiller général, député.



Immédiatement après la Libération, le maire de Meaux, Léon Burner, est démis de ses fonctions en raison « de son attitude pendant l'occupation ». Une nouvelle municipalité est mise en place avec des élus déjà en fonction avant la guerre et des personnalités issues de la Résistance dont Paul Barennes. (AD77, cote M4118)



Photographie de Paul Barennes offrant un vin d'honneur aux libérateurs américains invités à la mairie de Meaux le 27 août 1944. Cliché B. Chombard publié par René Roy, La Brie en Guerre, 1939-1945, Presses du village, 2002. 1945, Presses du village, 2002.



L'adolescence sous le signe de la Résistance

MUGUETTE CHESNAIS, NÉE PETIT

1925 - 2024

Photographie de Muguette Petit. Parmi ses manuscrits, elle témoigne : « On fait tous notre travail sans savoir avec qui seulement on le faisait [...] jamais je n'ai été arrêtée [...] J'ai eu une veine inouïe de passer à travers [...] Pourquoi j'ai de la chance ? Je me le demande encore ». (AD77, cote J 1245)

Aînée d'une fratrie de huit enfants, Muguette Petit naît en 1925 et grandit à Dammarie-lès-Lys. Dès 1941, la cordonnerie familiale se lie à l'*Organisation Spéciale* (OS). Suivant l'exemple de son père et de son frère Marcel (1926-2010), Muguette, âgée de 15 ans, distribue des tracts pour l'OS dès mars 1941, puis pour le *Front National*, un mouvement de la Résistance intérieure française. Malgré l'exécution de résistants du secteur, l'arrestation puis la déportation de Marcel, Muguette Petit devient agent de liaison en 1942 sous

le nom de « Colette » puis de « Chapu ». Dirigée par Lucien Boutet, chef des *Franco-Tireurs et Partisans* (FTP), elle recrute et cache des réfractaires, contribuant à multiplier de petites équipes pour la Région 14 des FTP et à créer le maquis de Saint-Mammès. Pour le *Front patriotique de la Jeunesse*, elle cache aussi chez elle du matériel de propagande et distribue de la presse clandestine.

Active dans la Libération de Dammarie-lès-Lys le 22 août 1944, Muguette Petit réunit notamment le Conseil Local de Libération, dont elle est le 5^e adjoint jusqu'aux élections municipales de 1945, et arrête des collaborateurs. En mai 1945, assurée du retour de Marcel des camps de concentration, elle fête ses 20 ans.



À la Libération, le 25 août 1944, Muguette Petit (à droite au 3^e rang) fait photographier les Forces Françaises de l'Intérieur (FFI) de Dammarie-lès-Lys devant le château du Lys. (AD77, cote J 1245)



Archives
communales de
Dammarie-lès-
Lys Muguette
Petit



Affiche de propagande anti-allemande.
(AD77, cote M3435-2)

Le patriote calligraphe

LE « COMMANDANT AUBRY »

Les 6 et 16 novembre 1940, la police découvre des affiches calligraphiées, parfois signées « R. Aubry » ou « Commandant Aubry », apposées dans le sud de Melun. Cet auteur, qui demeure inconnu, se dit combattant « de 14-18 et de 39-40 ». Les références à la Grande Guerre sont nombreuses ainsi que les symboles républicains. Le Commandant Aubry rédige avec le plus grand soin ses affiches avec l'emploi de caractères gothiques qui renforcent leur aspect antigermanique et y intègre des caricatures. L'humour devient ainsi un outil de la « propagande anti-boche » d'Aubry.

Il dénonce sur ses affiches le pillage des ressources par les « vampires boches »

et les « oiseaux de proie d'Hitler » qualifiés aussi de voleurs et d'assassins. Le Commandant Aubry s'attaque vivement à la collaboration menée par les « *crapules et des gangsters de Vichy* » et dénonce la trahison du maréchal Pétain ainsi que celle « *du fou Laval, le Hitler français* ». Enfin, Aubry appelle à la résistance armée avec des accents révolutionnaires indiquant que la victoire est proche et certaine. Malgré leur qualité, ces affiches, réalisées à de rares exemplaires et très vite décollées par la police, n'ont eu qu'une faible audience. Elles demeurent malgré tout un des premiers signes visibles de la Résistance en Seine-et-Marne.



Photographie des affiches découvertes le 16 novembre 1940 réalisée par le Commissaire de police de Melun.
(AD77, cote M3435-35)



Affiche de propagande anti-allemande.
(AD77, cote M3435-1)



Courrier adressé au Préfet le 16 novembre 1940 par le Commissaire de police de Melun faisant état de la découverte de deux affiches « à caractère anti-allemand ».
(AD77, cote M3435-33)



Mort pour la France à 20 ans

ARTHUR DE SMET

1924 - 1944

Arthur De Smet, reconnu « Mort pour la France », repose au carré militaire du cimetière communal de Chelles. Comme leur fils, Léonie a reçu la médaille de la Résistance française en 1946 et René a été homologué FFI. (Archives municipales de Chelles)

Léonie (1904-1987), tenancière d'un café-épicerie, et René (1899 - ?) De Smet, employé de l'usine à gaz, font de leur domicile du 15 avenue d'Ulm à Chelles un refuge clandestin dès janvier 1941. Leur fils Arthur (1924-1944), cheminot à la gare de triage de Vaires-sur-Marne, entre dans la Résistance en juin 1941. Réfractaire du Service du travail obligatoire (STO), il est actif au maquis de Dourdan, en Haute-Savoie, puis chez les *Francs-Tireurs et Partisans des Forces Françaises de l'Intérieur* (FFI-FTP) de Chelles sous les ordres du médecin Henri Blanchet (1916-1944). Comme les résistants du secteur, il dirige évadés étrangers, réfractaires, parachutistes alliés, maquisards ou personnes recherchées par

la Gestapo vers ses parents. Ceux-ci les hébergent parfois plusieurs mois. En lien avec d'autres Chellois, comme Marguerite Weczerka (1898 - ?), ils établissent des cartes d'identité et trouvent des planques de transfert.

Lors d'une opération visant à récupérer des armes à Paris, Arthur De Smet, âgé de 20 ans, est piégé le 16 août 1944 avec d'autres résistants, dont treize Chellois. Frappés dans les locaux de la Gestapo parisienne, ils sont massacrés le soir même à la cascade du Bois de Boulogne.

Malgré le décès de leur fils, Léonie et René De Smet restent actifs au sein des FFI jusqu'à la Libération.



La cascade du bois de Boulogne
Inauguré le 6 juillet 1946, le monument aux fusillés de la cascade du Bois de Boulogne liste les noms des 35 résistants tués la nuit du 16 au 17 août 1944. (Source : Rémi Jouan)



À Chelles, une « Avenue Arthur de Smet », ainsi qu'une plaque commémorative sur la façade de la mairie portent la mémoire du résistant. (Geneanet, Liebart27)



RÉMY DUMONCEL

1888 - 1945

Maire d'Avon



PAUL MATHÉRY

1888 - 1945

Secrétaire général
de la mairie d'Avon



LE PÈRE JACQUES

1900 - 1945

Directeur du Petit Collège des
Carmes à Avon

Portraits
des Justes d'Avon.
(AD77, cote 326J)

Les Justes d'Avon

L'appellation de *Justes parmi les Nations*, adoptée par l'État d'Israël en 1963, désigne les non-juifs qui ont mis leur vie en péril, pour secourir des juifs pendant la Seconde Guerre mondiale. Parmi les 28 217 noms honorés dans le Jardin des Justes du mémorial de Yad Vashem à Jérusalem, trois d'entre eux ont marqué l'histoire de la Seine-et-Marne et d'Avon. Rémy Dumoncel, Paul Mathéry et Lucien Bunel, dit le Père Jacques, sont des figures de la résistance seine-et-marnaise.

Fondé en 1941, le réseau *Vélite-Thermopyles* est spécialisé dans le renseignement. Membres actifs de ce réseau en usant de leurs positions sociales, Rémy Dumoncel, le Père Jacques et Paul Mathéry, agissent de concert en menant des actions permettant,

entre autres, de fournir de fausses identités et d'héberger des personnes persécutées. L'histoire des trois enfants juifs cachés au Petit Collège, dirigé par le Père Jacques, est l'un des symboles du fonctionnement du réseau.

L'année 1944 est marquée par plusieurs vagues d'arrestation dans la commune. Rémy Dumoncel, le Père Jacques et Paul Mathéry, ainsi qu'une partie du conseil municipal et des agents de la ville, sont déportés dans les camps desquels ils ne reviennent pas.

Pour leurs actions, Rémy Dumoncel et le Père Jacques en 1985 puis Paul Mathéry en 2002 reçoivent, à titre posthume, la médaille des Justes.

Correspondance émise après la guerre par Pierre Piganol attestant de l'appartenance de Paul Mathéry au réseau *Vélite-Thermopyles*. (AD77, cote 326J)



Article extrait
du journal
La Croix de
janvier 1946,
relatant
l'arrestation
du Père
Jacques.
(AD77, cote
AZ 4524)



Rapport de la gendarmerie nationale adressé au Préfet de Seine-et-Marne mentionnant l'arrestation à Avon le 15 janvier 1944 de Lucien Bunel (le Père Jacques), de Paul Mathéry et de trois enfants juifs, Hans-Helmut Michel (13 ans), Jacques Halpern (15 ans) et Maurice Schlosser (17 ans). (AD77, cote M11409)





L'agent de liaison « sincèrement attachée à ses convictions »

ANGÈLE MERCIER

1909 - 1943

Angèle Mercier photographiée à Auschwitz-I, le 3 février 1943, avec sur la poitrine le triangle rouge marqué d'un F, symbole des déportés politiques français, et le numéro 31 851. (Musée d'État d'Auschwitz-Birkenau, Oswiecim, Pologne / Collection Association Mémoire Vive)

Née à Chaumes, Angèle Mercier vit à Touquin, puis à Paris à partir de 1933. Gérante d'un hôtel, elle vit avec Pierre Landrieux (1913-2008). Membre du Parti Communiste, le couple s'engage auprès des républicains espagnols. Tandis que Pierre combat en Espagne, Angèle aide les réfugiés en France. En 1939, ils œuvrent à la Maison des Blessés, qui soigne les mutilés d'Espagne. Après l'Armistice de 1940, si Pierre est prisonnier en Prusse (région) jusqu'en 1945, Angèle Mercier diffuse des tracts contre la collaboration et fréquente d'anciens des *Brigades Internationales*, dont le futur « colonel Fabien » Pierre Georges (1919-1944).

En 1941, elle les rejoint au sein de l'*Organisation Spéciale* (OS). Devenue agent de liaison de l'état-major des *Franco-Tireurs et Partisans* (FTP) de la région parisienne, elle assume des missions dangereuses comme le transport d'armes. Arrêtée le 21 décembre 1942, elle est torturée durant sept jours. Parvenue à ne rien révéler, elle est transférée à Fresnes, à Compiègne, puis déportée le 24 janvier 1943 à Auschwitz. Elle y décède d'épuisement le 9 avril 1943.

Le convoi qui emmène Angèle Mercier du 24 au 27 janvier 1943 a été le seul à transporter des femmes françaises désignées « politiques » au camp de concentration et d'extermination d'Auschwitz-Birkenau. Surnommé « le convoi des 31000 », en raison des numéros d'immatriculation attribués, il transportait 230 femmes. Seules onze d'entre elles ont survécu.

UNE LETTRE JETÉE DU TRAIN

Parmi les lettres jetées des convois et ramassées par des cheminots sur les voies, l'une d'entre elles a été écrite par Angèle Mercier pour Henriette Landrieux, la mère de Pierre :

« Bien chère mère, après avoir passé 25 jours à Fresnes et 2 jours à Compiègne, nous partons demain pour l'Allemagne. Je vous espère en bonne santé. Pour moi, la santé est bonne si ce n'est que je souffre de la faim, du manque de nouvelles de mon René et de vous tous. Je ne puis vous écrire toute la peine que je ressens de quitter mon sol natal ; mais j'espère bientôt vous revoir. Je vous recommande ma mère... Je suis avec beaucoup de femmes, avec la petite Simone Sampaix et il y a vraiment de braves femmes pour me remonter le moral. Enfin il faut prendre courage et beaucoup de patience. J'espère que je verrai mon René bientôt. Je souffre de ne pas avoir de ses nouvelles. J'espère que vous en avez de bonnes. Dites-lui que je l'embrasse de tout mon cœur et que toutes mes plus douces pensées vont vers lui. Je vous quitte tout en vous embrassant et espérant être bientôt parmi vous.

Et vous, chère mère, je vous embrasse tendrement.

Votre Angèle. »

« René » est le surnom de Pierre Landrieux. Simone Sampaix (1924-1998), fille de Lucien Sampaix, secrétaire général de L'Humanité fusillé en 1941, est une résistante communiste.



Photographie de Paul Rollin.
(AD77, cote 8[5260])

Le fusilier marin commando du D-Day

PAUL ROLLIN

1923 - 1944

Né à Souppes-sur-Loing, Paul Rollin tente de s'engager dans l'armée en juin 1940 mais la débâcle annule son projet. Il s'engage en octobre 1942 dans l'armée d'Armistice ce qui lui permet de passer en zone libre. Un mois plus tard, son régiment dissous, Paul Rollin est renvoyé à la vie civile. Il se rend alors chez un oncle à Marseille puis, en décembre 1942, il franchit la frontière dans les Pyrénées orientales. Arrêté par la Garde civile espagnole, il est interné dans des conditions difficiles à Gérone jusqu'à la fin du mois de février 1943. Se faisant passer pour un Canadien, il est libéré. Paul Rollin se rend à Barcelone, puis à Madrid et enfin à Gibraltar où il arrive en avril 1943. Il s'engage immédiatement

dans les Forces navales françaises libres et embarque sur un navire britannique. Il arrive en Angleterre en mai 1943. En juin, Paul Rollin intègre les fusiliers marins commandos du capitaine Philippe Kieffer. Il subit ensuite un entraînement particulièrement intensif. Fin décembre 1943, il prend part à un raid de reconnaissance sur la plage entre Étretat et Bénouville (Seine-Maritime).

Le 6 juin 1944, Paul Rollin est l'un des 177 soldats français qui débarquent sur les plages de Normandie. Blessé d'une balle dans la tête devant le casino d'Ouistreham, il est ramené en Angleterre où il décède quelques jours plus tard.

L'ATTAQUE DU CONVOI

JEUDI 29 AVRIL [1943]

Le matin le ciel est gris et la mer un peu agitée. R. A. S. ce matin. Cet après-midi, j'écris une petite pièce pour m'amuser. Ce soir à 18 heures mes camarades et tous les autres passagers du navire organisent une petite fête pour fêter notre arrivée en Angleterre. Cette fête aura lieu un peu plus tard, car les boches pour la première fois depuis notre départ nous attaquent. Ce sont, je crois, deux Focke-Wulf. Tout d'abord ils nous survolent et enfin c'est l'attaque prévue et sans laquelle le voyage aurait manqué d'imprévu. J'assiste à la chute de la première bombe à une trentaine de mètres du navire. Toute la D. C. A. des bâtiments tire à plein gaz. Voici la troisième attaque qui arrive. Notre navire a un trou juste dans la pièce où nous couchons. J'écris ces lignes en pleine attaque entre les coups de D. C. A. Maintenant c'est fini. Les boches en ont eu marre et demain en France dans le communiqué du grand reich allemand les Français

pourront lire « Un grand convoi ennemi jaugeant 250 000 ou 300 000 tonnes a été coulé au large des côtes françaises ». Au total 5 bombes ont été lâchées. Nous couchons tout habillé.

Paul Rollin, Cahiers d'Espagne, Bulletin d'art et d'histoire de la vallée du Loing, n° 1, 1998, p. 205.
(AD77, cote REV2483/1)

LES FUSILIERS MARINS COMMANDOS

Le Courrier de l'Air est une revue britannique livrée en France par la Royal Air Force. La une de ce numéro de 1943 représente les fusiliers marins commandos des Forces navales françaises libres (FNFL). Si les uniformes sont britanniques, les insignes sont bien français. C'est à cette unité qu'appartient Paul Rollin. (AD77 cote M3435-31)





Photographie des frères Églin, Georges, Jean et Raymond. (AD77, cote SC25573)

L'élève qui voulait rejoindre de Gaulle

GEORGES ÉGLIN

1924 - 1993

Georges et Jean Églin de Savigny-le-Temple sont scolarisés à l'École des métiers La Fayette à Champagne-sur-Seine qui forme des garçons aux différents métiers de l'industrie. Le 15 juin 1941, Georges Églin fugue de son établissement en direction de l'Espagne d'où il espère rejoindre le général de Gaulle à Londres. Georges Églin prépare soigneusement son voyage, emportant avec lui ses papiers, de l'argent et de la nourriture. Avant de partir, il laisse à ses camarades un plan et des conseils pour franchir la ligne de démarcation en Indre-et-Loire. Cette fugue déclenche une enquête dans l'école qui passe alors, aux yeux de certains, pour être un foyer de propagande gaulliste.

Georges Églin arrive dans les Pyrénées, mais ne réussit pas à atteindre l'Espagne. Arrêté par les gendarmes, il est placé dans un Camp des Compagnons de France à Tarbes. En 1944, Georges Églin rejoint les maquis de la Haute-Lozère puis la 4^e division marocaine de montagne qui a débarqué en Provence avec le général de Lattre de Tassigny. Son petit frère Raymond Églin quitte la Seine-et-Marne pour rejoindre un maquis des *Forces françaises de l'intérieur* (FFI) dans le Doubs. C'est comme agent de liaison avec l'Intelligence Service britannique qu'il est tué au combat à 17 ans, le 5 septembre 1944.

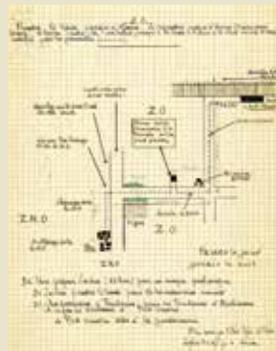
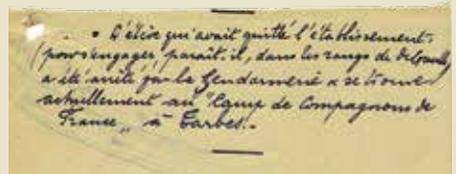


LA FUGUE

Courrier de l'Inspecteur d'Académie au Préfet de Seine-et-Marne signalant la fugue de Georges Églin qui aurait l'intention de « s'engager dans les forces dissidentes » (AD77, cote SC25573)

LA FIN DE L'AVENTURE

Note adressée au Préfet de Seine-et-Marne indiquant que Georges Églin a été arrêté par les gendarmes et conduit dans un camp de jeunesse à Tarbes (département des Hautes-Pyrénées). (AD77, cote SC25573)



FRANCHIR LA LIGNE DE DÉMARCATIION

Plan destiné à franchir la ligne de démarcation dans la région de Loches (département d'Indre-et-Loire) que Georges Églin a donné à un de ses camarades de classe pour qu'il le recopie. (AD77, cote SC25573)



UNE FAMILLE

Mariage de Pierre Carayon et d'Ida Blumenfeld le 26 juin 1937. De gauche à droite, Marie-Louise Carayon (épouse d'Alphonse Mazzurana), Pierre Carayon, Ida Blumenfeld et Alphonse Mazzurana. (Source : Dictionnaire biographique Le Maitron)

Alphonse Mazzurana, ébéniste italien, est né à Bertonico en Lombardie en 1908. Installé avec sa famille à Pontault-Combault, il entre dans la Résistance au sein du groupe des *Forces françaises de l'Intérieur* (FFI) de sa commune en compagnie de son beau-frère Pierre Carayon. Le 19 août 1944, alors qu'ils mènent une action qui vise à s'emparer de véhicules allemands en gare de Joinville-le-Pont, son groupe est arrêté à Champigny-sur-Marne par une patrouille allemande qui trouve des armes dans leur véhicule. Onze

L'étranger

ALPHONSE MAZZURANA

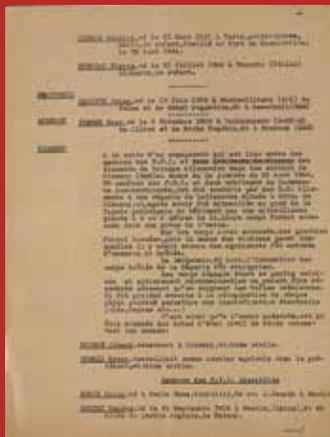
1908 - 1944

personnes, dont Alphonse Mazzurana, sont emmenées au fort de Nogent-sur-Marne, puis transférées le lendemain au fort de Romainville.

Le fort est alors occupé par les troupes auxiliaires de la Wehrmacht, les « Géorgiens » de l'armée Vlassov qui, avant de quitter les lieux en raison de l'arrivée imminente des Alliés, exécutent les onze détenus le 20 août. Découverte dès le lendemain, la sauvagerie du massacre est photographiée et filmée par le Comité de libération du cinéma français. Les images des corps mutilés sont diffusées dans la presse et dans les salles de cinéma parisiennes, marquant fortement les esprits. En 1946, Alphonse Mazzurana est reconnu « Mort pour la France » et est nommé, à titre posthume, caporal-chef des FFI. En 1951, il est décoré de la médaille militaire pour faits exceptionnels de guerre et de résistance.



Première page du journal quotidien *Ce Soir* présentant les corps mutilés des onze résistants exécutés au fort de Romainville. (Source : www.parismuseescollections.paris.fr)



LES FUSILLÉS SEINE-ET-MARNAIS

Rapport des renseignements généraux présentant la liste des personnes fusillées par les Allemands ou par Vichy pour résistance. (AD77, cote M11410)



« L'Armée du Crime » en Seine-et-Marne

Affiche Des libérateurs ? La libération par l'armée du crime (AD77, cote 58 FI 153)

Le 21 février 1944, Missak et Melinee Manouchian sont entrés au Panthéon. Avec eux, la République honore la mémoire des 23 résistants communistes étrangers *Francs-Tireurs et Partisans – Main-d'œuvre Immigrée* (FTP-MOI), condamnés à mort par le tribunal militaire allemand et exécutés au Mont-Valérien le 21 février 1944.

Parmi les condamnés de l'Affiche rouge, figurent plusieurs membres du 4^e détachement du groupe Manouchian-Boczov dit des « dérailleurs », spécialisé dans le sabotage des voies ferrées. Emeric Glasz, Moska Fingerweig, Léon Goldberg, Amedeo Usseglio, Salomon Schapira, Joseph Boczov, Jonas Geduldig, Wolf

Wajsbrodt et Thomas Elek sont les auteurs de plusieurs déraillements en Seine-et-Marne. Entre août et octobre 1943, ils font dérailler des trains à Villepatour, au Châtelet-en-Brie, à Gretz, à Coubert et à Nemours.

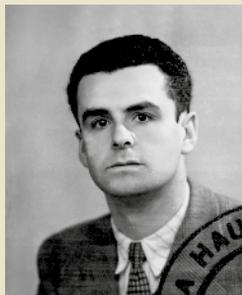
Le sabotage de la ligne Troyes-Paris à Grandpuits le 26 octobre 1943 est le plus spectaculaire. Il cause la mort de deux convoyeurs allemands et la destruction de nombreux wagons et de leurs marchandises. Ces actions nuisent en effet considérablement à l'économie allemande et à l'effort de guerre du Reich. Le lendemain du sabotage, la police arrête trois des six membres du groupe des « dérailleurs »



Le 26 octobre à 4 h 44, le groupe FTP-MOI fait dérailler à Grandpuits un train composé de 51 wagons. (AD77, cote SC 26488)



Rapport du chef de la Section judiciaire de Melun au Préfet de Seine-et-Marne relatant les circonstances du déraillement du train de marchandises à Grandpuits le 26 octobre 1943. (AD77, cote SC 26488)



L'intellectuel

JEAN-PIERRE VERNANT

1914 - 2007

Portrait de Jean-Pierre Vernant
(Source : Musée de l'Ordre de la Libération)

L'enfance de Jean-Pierre Vernant est marquée par le drame de la Grande Guerre, qui lui enlève son père, mort au front en 1915. Après avoir perdu sa mère à l'âge de 8 ans, il fait ses études secondaires à Paris aux lycées Carnot et Louis-le-Grand puis des études de philosophie à la Sorbonne. Les frères Jacques et Jean-Pierre Vernant ne tardent pas à faire parler d'eux : ils sont reçus majors de l'agrégation de philosophie à deux ans d'intervalle, respectivement en 1935 et 1937.

Vient le temps de l'engagement antifasciste et antinazi : les frères Vernant affrontent, dès février 1934, dans le Quartier latin, *l'Action Française*, *les Croix de Feu* et *les Camelots du Roi*. À l'issue de

la campagne de France, ils rédigent, impriment et distribuent des tracts clandestins, tout en retrouvant chacun un poste d'enseignant. Jean-Pierre Vernant est nommé à Toulouse où il s'engage dans la Résistance. En 1942, il devient « Coordinateur des groupes paramilitaires toulousains » au sein du mouvement *Libération Sud*. Leader des *Corps-Francis de la Libération* de son département, il occupe d'importantes responsabilités parmi les FFI de Haute-Garonne.

Jean-Pierre Vernant est nommé Compagnon de la Libération en 1946. Jusqu'à la fin de sa vie, il demeure fidèle à ses convictions de résistant.



Jean-Pierre Vernant est passé au maquis au moment du débarquement en Normandie (6 juin 1944). Sous le nom de Colonel Berthier, il commande les FFI de Haute-Garonne et figure parmi les libérateurs de Toulouse.
(Source : collection privée Monique Montès)



Portrait de Jacques Vernant en 1935.
(AD77, cote PZ35/152)
Jacques Vernant (1912-1985), reçu 1^{er} à l'agrégation de philosophie deux ans avant son frère, écrit de nombreux éditoriaux dans *Le Briard*, journal républicain seine-et-marnais fondé à Provins par son grand-père. Il enseigne dans plusieurs lycées de 1940 à 1945 tout en jouant un rôle important dans le mouvement de résistance *Libération*.



L'âme du réseau Cohors-Asturies

SUZANNE TONY ROBERT

1900 - 1995

Portrait de Suzanne Tony Robert, fondatrice du réseau Cohors en Seine-et-Marne. (Source : Musée de la Résistance en ligne)

Née à Maubeuge dans le Nord, en 1900, Suzanne Bougenot est l'épouse d'un industriel, Tony Robert, un polytechnicien qui dirige les sucreries SAY. Le couple vit entre Paris et le château de Forcilles à Férolles-Attilly, près de Brie-Comte-Robert. En septembre 1941, Suzanne Tony Robert rencontre Jean Cavaillès, qui organise en zone occupée un réseau lié au mouvement Libération : *Cohors*. Jean Cavaillès propose à Suzanne Tony Robert d'en constituer la branche seine-et-marnaise. Ce réseau se spécialise dans le renseignement militaire et dans la réception de parachutages. Suzanne Tony Robert rassemble autour d'elle des Briards

dont Jean et Geneviève Congy, tous deux médecins.

Peu à peu, le réseau s'étend et compte une soixantaine de membres, dont son mari, qui recueillent des renseignements sur les activités militaires allemandes notamment en Seine-et-Marne ; informations que Suzanne Tony Robert fait remonter jusqu'à Londres.

En 1943, plusieurs membres du réseau *Cohors*, dont Jean Cavaillès et Jean Congy, sont arrêtés.

Le réseau prend le nom d'Asturies et poursuit ses activités jusqu'à la Libération. Suzanne Tony Robert est, selon Albert Guerville, le dernier chef de *Cohors-Asturies*, « l'âme » de ce réseau.

L'ENTRÉE EN RÉSISTANCE

« [Le 1^{er} septembre 1941], Cavaillès me fit part de ses projets : établir en zone Nord une organisation analogue à celle que d'Astier [de la Vigerie] avait établie en zone Sud sous le nom de Libération. Cette organisation serait divisée en quatre sections : une section politique, une section renseignements, une section action, une section évaison.

Il me demanda à laquelle de ces sections je pensais pouvoir consacrer mes efforts. Je lui répondis que les questions politiques me paraissaient prématurées et que je trouverais bon qu'il y ait aussi dans la Résistance une union nationale. Les renseignements me paraissaient offrir la meilleure voie à mon activité, étant donné que nous pourrions utiliser des usines que contrôlait mon mari. L'action immédiate, attentats et sabotages étaient hors de mes moyens. Quant aux chaînes d'évasion pour le rapatriement d'aviateurs alliés, elles ne m'attiraient qu'à demi ; c'était trop risquer pour des soldats qui ne risquaient, eux, que le camp d'internement.

Il fut donc convenu que je m'essayerais dans le renseignement. »

Témoignage de Suzanne Tony Robert recueilli le 1^{er} décembre 1972. (AD77, cote MDZ1266)



LA LIBÉRATION DE PARIS

Une du Journal Délivrance ! publié le 20 août 1944 à Paris par Mahaut, un des pseudonymes de Suzanne Tony Robert. Le journal est tiré à 160 000 exemplaires. (Bibliothèque nationale de France, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb32755014s>)



Affiche intitulée
« Libération »
commandée à
l'illustrateur
Phili (Philippe Grach)
par le Gouvernement
provisoire de
la République
française, fonds
Bernard Taboureau,
août 1944 (AD77,
cote 58F1236)

PHILI



JEAN LAFAURIE

(1923)

PLUS
D'INFOS



Témoigner encore et toujours

Résistant et rescapé de Dachau, qui vit aujourd'hui en Seine-et-Marne et transmet son histoire et son expérience depuis 80 ans.

Jean Lafaurie a 17 ans lorsque général de Gaulle lance son appel du 18 juin ; il en a connaissance par un ami qui l'avait lu dans le journal *Le petit marseillais* : « *Dès que j'ai vu le texte, j'ai pensé qu'il fallait le diffuser partout.* »

Engagé dès ses 19 ans au sein du mouvement de Résistance des Francs-tireurs et partisans français (FTPF), Jean Lafaurie est arrêté avec trois de ses amis par « les GMR », – les Groupes mobiles de réserve, unités de police créées par le gouvernement de Vichy – le 15 juillet 1943. « *Ils étaient fiers d'avoir fait une prise : quatre résistants d'un coup ! Et nous, on pouvait difficilement dire qu'on faisait de la randonnée : on avait des armes...* » glisse-t-il. Le jeune homme et ses camarades sont emprisonnés le soir même à la prison de Tulle (Corrèze). Condamné à cinq ans de prison, Jean Lafaurie est ensuite transféré à la prison centrale d'Eysses, à Villeneuve-sur-Lot, où 1200 résistants sont incarcérés. Après une impressionnante tentative d'évasion, qui se termine dans un bain de sang, direction le camp de Dachau en Allemagne, où il arrive en juin 1944. Il en sortira à la libération des camps, en mai 1945. Il ne pesait plus que « *36 kg* ». De Dachau, Jean Lafaurie raconte l'horreur. La faim, le froid, les blessures, les humiliations, les privations... Mais il dit surtout l'humanité qui a persisté entre les détenus. « *On n'avait qu'une tranche de pain (...) en guise de repas. (...) Quand un camarade perdait le moral et se laissait mourir, on lui donnait. À Dachau, la mortalité était de 55 %. Elle n'a été "que" de 35 % dans notre bataillon. C'est la solidarité qui nous a sauvés. C'est ça, ce que je veux souligner.* »

Rentré chez lui à Souillac (Lot), Jean Lafaurie se rend à une fête donnée en son honneur sera donnée : « *Je veux [y aller] à pied, je veux voir les arbres en fleurs, je veux entendre les petits oiseaux chanter. Et à un moment donné, je me suis mis à chanter. Le Chant des marais, le dernier couplet* » :

Mais un jour dans notre vie

Le printemps reflourira.

Liberté, liberté chérie

Je dirai : « Tu es à moi. »



Peindre la Shoah

CHARLES GOLDSTEIN

(1937)

Artiste peintre habité par la Shoah et la guerre d'Algérie, Charles Goldstein a transmis, avec son épouse Clara, leur patrimoine immobilier et plus de cinq cents œuvres au Département. Un héritage artistique et mémoriel sans commune mesure.

Âgé de 87 ans, l'homme a vécu plusieurs vies, tour à tour commerçant avisé, adjoint au maire de Melun durant trente ans en charge de la culture avec, à son actif, la création de plusieurs équipements majeurs de la ville, mais aussi responsable communautaire et délégué du CRIF pour le département.

Des centaines de toiles pour raconter l'outre-tombe

C'est cette mémoire d'une famille et de tout un peuple presque entièrement massacrés que Charles Goldstein peint depuis son retour d'Algérie, sa seconde terrible épreuve qui a agi sur lui comme une catharsis. « *Il a fallu 20 ans pour que je troque mon statut de victime en celui de bourreau* », confie-t-il sans concession pour résumer « son » Algérie. Devenu depuis presque inconsciemment peintre de la Shoah, il a été désigné, nul ne sait par qui, sinon son inconscient, pour raconter la grande et totale Disparition. Comme un médium hugolien, dans une forme de transe picturale, il raconte l'extermination à grands coups d'aplats de couleurs sombres, marquées par les fumées des fours, les suies des fournaises et les amas de cendres qu'il figure par des croûtes épaisses de peinture appliquées au couteau. Parfois, un visage de rabbin ou une étoile jaune émergent, seules concessions au figuratif.

Lui-même a dû son salut grâce à trois Justes qui l'ont sauvé de la rafle perpétrée par la division *Das Reich* à Gramat, dans le Lot, où il s'était réfugié avec une vingtaine de Juifs, dont quelques membres de sa famille qui, hélas, n'ont pu, pour certains d'entre eux, en réchapper. Il doit la vie à ces Justes, lumières dans la nuit nazie, qu'il considère comme étant de sa famille. Il passa la fin de la guerre caché dans un couvent à Luzech, près de Cahors.

Et les toiles, souvent grand format, s'accumulent, s'amoncellent dans l'immense atelier de la maison de Maincy. On en compte plus de cinq cents. Une œuvre grave, profonde, où le grand Rothko (Markuss Rotkovic, lui aussi hanté par le témoignage) se fait sentir comme s'y fait sentir, un peu, de loin, Pierre Soulages. Mais, si le géant aveyronnais est hanté par l'outre-noir, Charles Goldstein, lui, raconte l'outre-tombe.

L'éternelle jeunesse des porteurs de mémoire

À 87 ans, donc, comme marqué par le syndrome de l'éternelle jeunesse des survivants et des porteurs de mémoire, Charles Goldstein a décidé, avec son épouse Clara, elle aussi tant éprouvée par le génocide, de confier leur superbe demeure historique de Maincy (ancienne métairie de Vaux-le-Vicomte) et l'ensemble de l'œuvre peinte accumulée, au Département de Seine-et-Marne.

Sans héritiers en mesure de gérer ce legs inestimable, ils ont choisi la donation : « *Pour que tout cela serve aux générations futures, sans dispersion, et pour encore et toujours porter témoignage* », explique Charles Goldstein. Le lieu deviendra à terme un lieu de médiation et de résidence de créateurs.

« J'ai peint toute ma vie en hommage aux miens disparus parmi les six millions des nôtres sans trace et sans pierre tombale. »

PLUS
D'INFOS





Département de Seine-et-Marne

Hôtel du Département

CS 50377

77010 Melun cedex

01 64 14 77 77

seine-et-marne.fr

